

« Une fille que tout le monde trouvait aimable... » (II, 16)

Situation : M. de G*** M*** fils s'est retrouvé par hasard à l'auberge de Chaillot, où étaient Grioux, Manon et M. de T***. Ils ont tous les quatre diné ensemble, et Grioux a bien vu que G*** M*** fils éprouve un désir violent pour Manon.

¹Je ne me sentais, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. ²J'avais plus de crédulité que jamais pour les serments de Manon. ³Cette charmante créature était si absolument maîtresse de mon âme, que je n'avais pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime et de l'amour. ⁴Loin de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G*** M***, j'étais ravi de l'effet de ses charmes, et je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable. ⁵Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes soupçons. ⁶Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, et à délibérer si nous pouvions aller à la comédie sans appréhender d'être reconnus. ⁷M. de T*** revint nous voir avant la fin de la semaine ; nous le consultâmes là-dessus. ⁸Il vit bien qu'il fallait dire oui pour faire plaisir à Manon. ⁹Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui.

- (*Mouvement du texte*) – Ce texte se divise manifestement en deux parties : dans les cinq premières phrases, de « Je ne me sentais » à « mes soupçons », Grioux explique qu'il ne se sent pas jaloux ; dans les quatre dernières, de « Nous fûmes occupés » à « le même soir avec lui », ils prennent la décision d'aller ensemble au théâtre.
- (*Problématisation, projet de lecture*) – On peut avoir le sentiment que ce court paragraphe n'est qu'un paragraphe de transition vers l'épisode de la Comédie, et qu'il est un peu hétéroclite : le propos des deux parties que nous avons distinguées est très différent l'un de l'autre. Pour en percevoir la cohérence, il nous sera nécessaire d'étudier de plus près ce qui est dit sous le sens littéral de l'ensemble.

1. Ce qui est intéressant d'abord ici, c'est le sens de l'expression « aucun penchant à la jalousie ». Qu'est-ce que c'est que ce « penchant à la jalousie » qui n'existerait pas ? A priori, ce devrait être l'équivalent de la confiance : s'il n'éprouve pas de penchant à la jalousie, c'est parce qu'il a confiance en la fidélité de Manon. Mais la seule raison qu'il a de n'être pas jaloux, c'est la petite scène que lui a jouée Manon avec le prince italien. Autrement dit, il a

confiance en elle parce qu'elle lui a joué la comédie. Autrement dit, ce qui fait sourire ici, c'est que Manon lui inspire confiance pour des raisons pour le moins paradoxales : elle n'a pu lui montrer sa fidélité qu'à travers un jeu de dupes. Est-ce que le désir est toujours fondé sur un tel jeu de dupes ?

- D'autre part, la confiance peut-elle se fonder sur la confiance qu'il placerait dans ses « amis », M. de T. et M. de G... M... fils ? M. de T. est, si l'on creuse un peu, le moins fiable des amis : comme Grioux a introduit auprès de son couple M. de T... en sachant pertinemment que ce serait un rival potentiel, M. de T... a introduit un second rival potentiel de Grioux : M. de G... M... fils : on ne voit pas quel sens de l'honneur pousserait M. de G... M... fils à se retenir d'essayer de séduire Manon.

2. Ainsi Grioux apparaît-il ici comme parfaitement ridicule. C'est ce qu'il exprime explicitement dans la phrase suivante, en utilisant le nom « crédulité » : « J'avais plus de crédulité que jamais pour les serments de Manon ». La crédulité en effet, c'est le fait de croire stupidement à ce à quoi on ne devrait pas croire. Dans cette phrase, Grioux, après coup, au moment où il raconte à Renoncour son histoire, s'accuse d'avoir été crédule : il apparaît ainsi comme doublement ridicule. Il est ridicule en effet comme il le reconnaît lui-même : tout devrait l'empêcher de croire aux serments de Manon ; mais le lecteur ne peut qu'être indulgent avec cette espèce de crédulité, parce qu'elle est excusée par le sentiment sympathique qu'est l'amour.

- En outre cependant, il est ridicule, voire exaspérant, pour une autre raison : en se disant après coup crédule, on comprend qu'il cherche à s'excuser, à attirer l'indulgence de Renoncour, et, par ricochet, celle du lecteur. Or, comment ne pas se dire que c'est un peu facile, pour se donner des excuses pour tous les crimes commis : escroqueries et tous genres, quasi-proxénétisme, meurtre.

3. Il faut bien noter, pour comprendre le sens de la deuxième phrase, que l'adverbe « jamais » a ici une valeur positive : « à n'importe quel autre moment ». Ainsi, la phrase signifie qu'il atteint alors un sommet de crédulité : il a toujours été crédule avec Manon, mais il est maintenant encore plus crédule. Il se présente ainsi comme entièrement dépourvu de raison, à cause de l'amour : encore une fois, cela permet en même temps de l'excuser, avec l'excuse de la passion amoureuse, et en même temps de le rabaisser, en en faisant un imbécile.

4. La troisième phrase dit que Grioux était absolument aveuglé par l'amour. C'est un lieu commun d'une banalité effrayante. Mais elle est intéressante à double titre. Certes, Manon y est présentée comme un merveilleux idéal, et le souvenir qu'il évoque devant Renoncour est celui de la complétude de l'amour : il faut bien comprendre que la double négation portée par l'ensemble des deux dernières propositions de la phrase (« je n'avais pas », « qui ne

fût ») permet de poser une affirmation (« tous mes sentiments étaient l'estime et l'amour, et il n'y avait pas de place pour d'autres sentiments dans mon cœur, et en particulier pour la jalousie »), mais de façon encore plus extrême, dans une hyperbole qui vient compléter celle de la première proposition.

- Mais en outre, il faut remarquer le double sens que portent les quatre mots « charmante, créature, maîtresse » et « âme ». Certes, ils permettent d'évoquer la merveilleuse figure de Manon, dont on voit qu'elle apparaît alors virtuellement dans les yeux de Grioux, qu'elle continue à hanter son esprit : c'est toujours près de lui cette image qui passe, comme dirait Apollinaire.¹ Mais en plus ils connotent tous une vision assez chrétienne de la femme (je vous rappelle que l'auteur est *l'abbé Prévost*) : c'est la Séductrice, c'est-à-dire, à proprement parler, celle qui fait sortir du droit chemin (« sé-duire » est issu du latin *sēducere*, où le préfixe *sē-* évoque l'idée de sé-paration, et *dūcere*, qu'on retrouve en français dans « duc ; con-duire, dé-duire, in-duire, pro-duire... », dans l'italien *duce*, signifie « conduire » : séduire, c'est, à proprement parler, « conduire hors du chemin »), de même que, pour les chrétiens, le diable est « le Séducteur ». En effet, le si positif adjectif « charmante » connote aussi l'envoûtement, l'ensorcellement : le nom « charme » est issu du latin *carmen*, qui signifie « chant », et en particulier le chant de la sorcière qui jette un sort pour envoûter. Le nom « créature », si propre à évoquer une belle femme, connote lui aussi une vision chrétienne sous-jacente de la femme : c'est une « créature », dans la mesure où elle a été créée par le Créateur, c'est-à-dire Dieu : elle vient du divin, mais elle n'est pas le divin ; c'est pourquoi elle est dangereuse : elle peut éloigner du divin². Quant à « la maîtresse de mon âme », même si l'expression semble évoquer un pur amour, très élevé, puisqu'il s'agit non du corps, mais de l'âme, elle présente elle aussi Manon comme la Séductrice avec un grand S- : pour un chrétien, qui devrait être maître de l'âme de chacun, sinon soi-même, ou plutôt Dieu ?

5. Enfin, il faut rappeler que Grioux ici s'adresse à Renoncour, et qu'il parle alors que toute l'aventure a eu lieu, qu'il sait que Manon a eu ensuite, à un moment l'intention de le trahir avec G. M. fils, qu'elle lui a même envoyé une catin pour « le consoler », et qu'il sait aussi que Manon en allant en Amérique, lui est devenue véritablement fidèle, au point de mourir dans le désert en martyre de l'amour. Autrement dit, il dit ici deux choses à la fois : d'une part, « certes, j'ai été sot ; mais ce n'est pas de ma faute : elle était si envoûtante ! » ; d'autre part : « j'ai eu raison de n'avoir que de l'estime et de l'amour pour elle, et de continuer à n'avoir que de l'estime et de l'amour, parce que sous sa frivolité, sous la Tentatrice, il y avait un cœur pur de sainte³. »

-
1. Dans « Zone » (*Alcools*) : « L'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse / C'est toujours près de toi cette image qui passe » : ici l'image de Manon ne fait pas survivre Grioux « dans l'insomnie et dans l'angoisse », mais dans le rêve et le désir.
 2. Voir à cet égard ce que dit Grioux lorsque Manon vient le tirer du séminaire : « Chère Manon, lui dis-je avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. »
 3. De même, alors qu'elle s'apprête à coucher avec G. M. fils, Grioux la trouve quand même *sincère* : « Elle pèche sans malice, disais-je en moi-même ; elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère. » (II, 43).

6. Dans la quatrième phrase de notre extrait, la forme de la négation est particulièrement intéressante. En effet, le complément « loin de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G*** M*** », introduit par la préposition « loin de », a un sens négatif, si j'étais loin de lui en faire un crime, c'est que « je ne lui en faisais pas un crime ». Mais en fait, cela va plus loin : non seulement il n'en fait pas un crime, mais il en fait presque le contraire : une vertu morale. On a ici une forme de litote particulièrement intéressante : en fait, il ne dit pas qu'il n'est pas jaloux, mais qu'il aime être jaloux.

- C'est ce que le philosophe René Girard appelle le « désir mimétique » : il l'aime parce que les autres l'aiment. Son désir, son regard amoureux est dirigé, entraîné, emporté par le flux des désirs des autres. Mais en plus, il fait de son charme presque une vertu théologique : on est bien là au cœur du paradoxe chrétien qui fait d'Eve à la fois l'auxiliaire du diable et la préfiguration de Marie, mère de Dieu. Autrement dit, tout se passe comme si Manon était une sainte non pas malgré le fait qu'elle soit une catin, mais parce qu'elle est une catin.

7. C'est d'autant plus intéressant que les charmes de Manon auxquels il donne ainsi l'absolution produisent des effets tout ce qu'il y a de plus immoral : d'abord il s'agit bien des « effets de ses charmes », c'est-à-dire du désir qu'elle suscite, et en plus du désir de M ; de G*** M*** fils, ce qui devrait le répugner à double titre, puisqu'il s'agit du fils de son rival haï : M. de G*** M*** père. Comment les images du vieux libidineux qu'il retrouve dans son fils, et celle de la volage Manon prête à lui céder peuvent ne pas le dégoûter violemment ?

8. La dernière partie de la phrase « je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable » éclaire ce qu'est le sentiment amoureux d'une façon tout à fait remarquable. Il faut observer en effet comment circule l'amour dans cette phrase. D'abord, il s'agit de l'amour qu'éprouve Grioux pour Manon ; mais cet amour-là est en quelque sorte absent. En tout cas, il n'est pas évoqué par son nom (« amour »), ou par le verbe qui s'y rapporte (« aimer »). Son amour est exprimé par le verbe *ravir* (« j'étais ravi ») et le verbe *s'applaudir* (« je m'applaudissais ») : c'est le centre de l'affaire. C'est ce dont il s'agit ; mais en fait il n'existe qu'à travers deux lignes de l'amour : celle qui part de Manon vers Grioux (« être aimé d'une fille »), et celle qui va du regard de tous les hommes autour d'elle, à commencer par M. de G*** M*** fils (« que tout le monde trouvait aimable », ce qui signifie que tout le monde pouvait l'aimer). Autrement dit, l'amour de Grioux pour Manon, l'amour dont Grioux est le sujet, se définit en creux par l'amour dont d'une part Manon, et d'autre part par l'amour que les hommes éprouvent à l'égard de Manon. C'est la circula-

tion du désir qui crée le désir.

9. (*Transition = problématisation, titre de la 2^e partie*) – La deuxième partie du texte, de la phrase 6 à la fin (de « Nous fûmes occupés » à « le même soir avec lui »), pourrait donner l'impression de changer complètement de sujet, et de ne constituer qu'une cheville qui permettrait d'articuler le récit avec ce qui va suivre : il s'agit des préparatifs qui vont amener le second fiasco avec la famille G*** M***, où Manon délaissera Grioux dans l'intention de coucher avec G*** M*** fils. En réalité, ce qu'il dit est tout à fait cohérent avec l'analyse que nous avons menée de la première partie.
10. La première partie de la phrase 6 (« Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits ») est tout à fait éloquente à cet égard. Il est d'ailleurs très frappant de la mettre en parallèle avec la première phrase où Mme de La Fayette raconte la rencontre au bal dans *La princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette (I, 42) : « Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer ». De quoi s'agit-il en effet, sinon d'établir le rapport entre le désir amoureux et les artifices qui visent à le faire naître ou à l'entretenir ? Autrement dit, ce que rappelle ce passage, c'est que la beauté de Manon n'est pas seulement une beauté naturelle ; c'est une beauté artificieuse : elle est belle parce qu'elle sait se faire belle. C'est d'une certaine façon encore plus net que chez La Fayette, puisque ce souci de l'apparence dure plusieurs jours.
11. Mais il y a une autre différence, plus intéressante encore, avec le texte de La Fayette : c'est que de « elle », on est passé à « nous ». Autrement dit, c'est le souci de Grioux aussi que de faire en sorte que Manon paraisse encore plus belle aux yeux de ceux qui vont la regarder, à la Comédie, c'est-à-dire au théâtre. Il faut savoir en effet que, plus encore qu'aujourd'hui, au XVIII^e siècle, on va au théâtre non pas seulement pour voir une pièce, mais encore pour être vu, par les autres spectateurs.
 - C'est d'ailleurs quelque chose que nous avons évoqué dans *Le malade imaginaire*, à propos de « Il y en a qui donnent la comédie à leur maîtresse », où l'on pouvait fort bien imaginer que dans une forme d'aparté, Toinette désignait tel ou tel seigneur accompagné de sa maîtresse : au théâtre, on regarde ; mais on est aussi regardé. Encore une fois, c'est un élément essentiel du désir de Grioux que de l'accroître à l'aide du désir des autres, en particulier quand il passe par le regard.
12. La deuxième partie de la phrase 6, (« et à délibérer si nous pouvions aller à la Comédie sans appréhender d'être reconnus ») dissimule, dissimule, dans l'interrogation indirecte une question qui est en réalité une question rhétorique, et ce d'une fort intéressante façon. La réponse à la question « Peuvent-ils aller à la Comédie sans appréhender d'être recon-

nus » est évidente : c'est non. En effet, on va à la Comédie pour être reconnus, les gens vont à la Comédie pour regarder et reconnaître les autres, et en particulier quand il y a moyen de diffuser des ragots au sujet des galanteries de tel ou telle. Ils sont en outre recherchés par la police. Pourquoi alors se posent-ils la question ? Parce que sous le verbe « appréhender » se cache en réalité ici le verbe « désirer », Ils désirent être reconnus ; ils désirent appréhender d'être reconnus. Et comme on l'a vu en étudiant l'utilisation du pronom personnel « nous » comme sujet de la phrase, ce n'est pas seulement le désir de la volage Manon ; c'est aussi le désir du prétendument sage Grioux.

- L'intervention, dans la phrase 7, de M. de T... est elle aussi particulièrement intéressante : pourquoi est-ce à lui qu'ils posent la question ? Eh bien, parce qu'ils savent qu'il donnera la mauvaise réponse selon la raison, qui est la bonne selon leur cœur. Pourquoi le savent-ils ? Eh bien parce qu'ils savent pertinemment qu'il a plaisir à regarder Manon, comme cela nous l'a été annoncé lorsque Grioux a conçu le plan de l'utiliser pour faire sortir Manon de l'Hôpital, en appâtant M. de T*** (I, 91), qui d'après Grioux, ferait « quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs ». Et si nos yeux sont ouverts, nous avons aussi compris que s'il continue à fréquenter le couple, ce n'est pas aimanté par son amitié pour Grioux, mais aimanté par celle qui est l'aimant de tout ce roman.

13. Pire encore ; si Grioux ne s'aveuglait pas, il saurait qu'en demandant conseil à M. de T***, il demande conseil à l'ami intime de M. de G*** M*** fils, lequel est fou de désir pour Manon : en lui dévoilant leurs plans, ils les dévoilent aussi à M. de G*** M***, fils, qui une deuxième fois, comme par hasard, se retrouvera là où M. de T*** savait que Manon se trouvait (la première fois, c'est à l'auberge de Chaillot, quand M. de G*** M*** y débarque « par hasard », au début de la deuxième partie).
14. Ainsi, le propos de la huitième phrase, « Il vit bien qu'il fallait dire oui pour faire plaisir à Manon », relève la plus pure mauvaise foi, aussi bien du côté de M. de T*** que du côté de Grioux : bien sûr, cela fait plaisir à Manon ; mais en réalité le plaisir de Manon dissimule le désir des deux hommes, ou plutôt des trois hommes : Grioux, G*** M*** et T***, qui ne va pas se priver de participer à cette fête du plaisir (« Nous résolvons d'y aller le même soir avec lui », phrase 9), du regard, du désir, redoublés par la vibration de la peur... et sans doute aussi de la jouissance à piéger un nigaud.
15. (*Conclusion*) – L'intérêt de l'ensemble est bien parfaitement cohérent, malgré l'apparence – ou plutôt à cause de l'apparence, puisqu'il s'agit du désir de paraître ! Il s'agit de donner à voir les mécanismes du désir, volage, parce qu'il veut toujours voler et papillonner de l'un à l'autre et encore à l'autre, et encore à l'un.